

## Conférence à l'UPS – 20 mai 2009

### La question du sujet : éclairage psychanalytique

Marcelle Tozzi-Fréchou

Nous voilà à la troisième conférence concernant la psychanalyse. La première était généraliste, la deuxième portait sur la psychanalyse en tant que cure, avec son dispositif très spécifique. Aujourd'hui, je vous propose de vous aventurer un peu plus dans la théorie. C'est sur les pas de Jacques Lacan en dialogue avec les philosophes (Descartes, Kant, Hegel, Kojève, etc.), Lacan qui lui-même était sur ceux de Freud, que nous marcherons à la recherche d'une conceptualisation d'un sujet tenant compte de la découverte de *l'inconscient*. La réflexion concernant la subjectivité fait partie de ce qui a caractérisé l'époque moderne. On sait la place tout à fait éminente qu'a pris le cogito de Descartes : « Je pense donc je suis », en contre point duquel on peut développer ce qu'il en est du sujet de l'inconscient. C'est ce que je vais faire.

Entre Descartes au XVIIème et Lacan au XXème, de nombreux philosophes se sont penchés sur la question du sujet (Locke, Leibniz, Hume, Kant, Hegel etc.). Citons Maine de Biran à la fin du XVIIIème, qui montre un renouvellement de la question. Sujet : « *Caractère concret, intérieur, singulier de cet être qui existe non seulement en soi, mais pour soi, et qui ne se bornant pas à être un objet visible du dehors ou délimité par des contours logiques, n'a sa véritable réalité qu'en contribuant à se faire lui-même, à partir sans doute d'une nature donnée et selon des exigences intimement subies, mais par un devenir volontaire et une conquête personnelle* ».

Mais ce sont les philosophes du soupçon : Nietzsche, Marx et Freud, qui ont définitivement ébranlé la belle assurance du sujet cartésien. Ils ont ravalé ce sujet à un moi qui s'illusionne sur l'évidence de son être, sur la puissance de sa réflexion en ce qui concerne la connaissance de soi et du monde, sur son autonomie. Bref, le doute est mis sur la conscience et la puissance de la réflexivité, qui jusque là étaient les caractéristiques du sujet. La question se pose aujourd'hui en d'autres termes.

Sujet oui, mais de qui ou de quoi ? Et là on voit les deux aspects opposés de ce terme, soit qu'il est *l'agent* de l'action, soit qu'il est en position de *vassal*, comme on dit « sujet de sa majesté ».

Pour introduction, une petite réflexion à partir d'un symptôme vécu.

Vers l'âge de 5 ans, j'étais victime de moments de panique liés à la perception terrifiante et fautive que l'articulation de mes genoux (« je-nous ») enflait. Ces troubles survenaient à l'école. Bien des années plus tard, au cours de mon analyse, j'en suis venue à interpréter cela comme une mauvaise rencontre avec les pronoms personnels : le je et le nous, le vous également puisque mon père étant aussi mon instituteur, je ne savais s'il fallait le tutoyer ou le vouvoyer. Le maître d'école, qui pour la plupart des enfants joue le tiers séparateur d'avec le cocon familial, par sa position ambiguë de père et d'instituteur, échouait dans cette fonction. Entre le je et le nous, ça me faisait mal et ça me faisait peur. Aux prises avec le désir de non séparation, que dans le fond je savais illégitime, j'avais peur.

Que montre cette « vignette clinique » ?

- Relativement aux symptômes : qu'ils ont du sens, qu'ils s'articulent avec le langage, qu'ils sont eux-mêmes un langage, que ce langage doit être entendu en tant qu'ils représentent le désir du sujet.

- Que le sujet est tributaire du code linguistique qui lui préexiste, et que son désir singulier y trouvera le moyen de s'exprimer d'une manière détournée, surtout sensible à l'oreille (je/nous).

Le sujet de la psychanalyse est une contestation du sujet cartésien issu du cogito : « Je pense donc je suis ». Mon exposé reprendra point par point les caractéristiques du cogito cartésien pour situer en contrepoint le sujet de l'inconscient.

***1) Le sujet cartésien est évident, transparent à lui-même, il est même le point d'appui de toute vérité. Le sujet freudien n'est transparent ni à lui-même, ni aux autres.***

Nous ne cessons de nous surprendre pour le meilleur et pour le pire. Nous avons des peurs irrationnelles, des marottes absurdes, des rêves fantastiques, parfois des délires, ou des perceptions de choses qui n'existent pas, des affections psychosomatiques, nous refusons de nous souvenir, mais aussi nous parvenons à dépasser ce que nous pensions être nos limites : bref nous avons un inconscient. Il est maintenant difficile de le nier.

***2) Le sujet cartésien se saisit dans l'immédiateté. Le sujet freudien est écartelé entre être, se laisser vivre et se penser.***

Il pense là où il n'est pas. La pensée est en décalage par rapport à l'être, elle est dans l'anticipation ou bien dans l'après coup.

De plus l'homme le voudrait-il, ne pourrait pas se laisser aller à une ineffable et stupide existence, « ça pense malgré lui ». Cette pensée là, inconsciente, a une autre logique que la pensée consciente.

***3) Le sujet cartésien est rationnel. Le sujet de l'inconscient freudien n'est pas rationnel.***

Le sujet freudien se soucie peu de la flèche du temps, des exclusions logiques, des impossibilités. Il veut tout à la fois être « je » et être « nous ». Mais pour autant il ne fonctionne pas de manière aléatoire, il a des règles de fonctionnement sur lesquelles se sont penchés Freud et Lacan. Ceux-ci ont découvert que l'inconscient fonctionnait comme le langage, en utilisant des figures de style : la métaphore qui rapproche des images, et la métonymie qui substitue.

- La **métaphore** : dans le rêve un élément peut représenter plusieurs choses, comme dans le discours un mot peut avoir plusieurs significations, sens propre et sens figuré par exemple. La mère ayant à signifier à son fils que l'objet de son désir (à elle) n'est pas seulement lui, utilise l'évocation du père (de l'enfant) pour représenter l'objet de son désir. Comme tout un chacun, la mère ne connaît pas l'objet de son désir, mais elle se sert de la *métaphore* que constitue le *nom du père* pour dire à l'enfant « Non, il faut que tu saches que tu ne peux pas me combler, il y a d'autres choses que toi qui me sont indispensables ».

- La **métonymie** : lorsque nous parlons, nous disons par exemple que nous buvons une bonne bouteille c'est-à-dire que le contenant « bouteille » représente le contenu vin. Dans le rêve, le même processus se rencontre fréquemment : un trait distinctif d'une personne, par exemple le bleu (de la robe portée habituellement par une personne) vient représenter cette personne en étant déplacé sur tout autre chose, un vase par exemple. Le rapport entre ce bleu ici et ce bleu là reste voilé, c'est une des ruses de la censure. La métonymie rend compte des voix inconscientes dans lesquelles circule notre désir, de nos goûts et de nos dégoûts.

**4) Le sujet cartésien échappe au doute généralisé. Le sujet freudien sait qu'il ne se connaît pas.**

Il sait ou devrait savoir qu'il est assujéti à l'inconscient. Il sait aussi plus ou moins confusément que les objets qui l'attirent ne sont que des leurres incapables de le combler véritablement. A la lettre, l'homme ne sait pas ce qu'il veut, son désir est énigmatique. Buñuel a parlé à juste titre de cet « obscur objet du désir », car cet objet est si bien refoulé, oublié, qu'il est même perdu. C'est cet enseignement là que Freud a trouvé chez les hystériques, ces éternel(le)s insatisfait(e)s.

**5) Le sujet cartésien n'a besoin que de lui-même pour attester de son existence. Le sujet freudien se situe essentiellement dans l'altérité.**

Pour reprendre la formule de Rimbaud, « *Je est un autre* ». Le « je » est aliéné, si on prend le sens premier de ce terme, c'est-à-dire rendu étranger à lui-même.

Comment ? De bien des façons.

- Parce que l'inconscient constitue un inconnu en soi ;
- parce que l'autre imprime profondément son empreinte, par le biais des identifications qui sont dans une large mesure inconscientes ;
- parce que la civilisation, avec son ordre symbolique transmis par le langage, nous préexiste, et nous domine en quelque sorte. On peut donc aller jusqu'à dire que la civilisation parle en nous, à notre insu. Et nos pulsions cherchent à frayer leur voie à travers les limitations posées par la culture. L'inconscient a donc de grandes affinités avec le langage. Lacan a montré qu'il est structuré comme un langage, nous en avons vu des exemples plus haut ;
- parce que la démarche de la cure analytique, par la pertinence de ses effets, est l'expérience de la nécessaire médiation de l'autre pour lever un peu le voile sur le fonctionnement de son désir propre. Pour se connaître ou se reconnaître un tant soit peu, on a besoin de l'autre. Personne n'y échappe. C'est ce que Hegel a montré dans sa célèbre dialectique du maître et de l'esclave. L'esclave a autant besoin de la reconnaissance de son maître que le maître de la reconnaissance de l'esclave, et vice-versa.

L'homme se voit, s'éprouve, s'étaye dans la présence de l'autre, l'autre en qui il voit un fondement commun.

**6) Pourquoi ? Quelle est la genèse de cette aliénation, comment expliquer que nous soyons étrangers à nous-mêmes ?**

On peut le dire de manière très simple. Le nouveau né humain quitte la matrice physiologique prématurément. Pour survivre et s'intégrer à l'espèce humaine, il aura besoin d'une autre matrice, une *matrice sociale* cette fois. Ce sont les parents, qui au travers des soins de maternage, inscrivent l'enfant dès la naissance (et même avant), dans leur propre système de représentation, puis plus globalement, dans l'ordre symbolique propre aux humains.

Avant que n'apparaisse le langage, il dépend de la mère, ou de la personne maternante, de décrypter le sens des cris de l'enfant. La mère fait du cri de l'enfant une demande, une *demande d'amour* ! On voit bien que cette interprétation et sa réponse est marquée par le propre désir de la mère. Si bien que cette expérience inaugurale inscrit le désir de l'enfant comme désir de l'autre, et même désir du désir de l'autre, dans un premier temps personne bien spécifiée : la mère. L'aboutissement favorable de la crise oedipienne (je veux me marier avec maman et pour cela éliminer papa), permettra de rompre l'aliénation de ce duo initial, pour accéder à une autre aliénation, aliénation à la civilisation cette fois : « *Je est un Autre* »,

l'Autre avec un grand A. Les interdits (inceste et meurtre) et les valeurs qui fondent la vie en société sont en principe intégrés, même si le désir de symbiose n'en reste pas moins là, mais refoulés, perdus dans les limbes, c'est-à-dire inconscients.

Le désir de symbiose est si bien refoulé qu'il devient même impensable, son objet a disparu, mais il poursuivra sa quête au travers d'objets de substitutions multiples et variés. Le sujet va dès lors tenir des discours « politiquement corrects », ou consciemment corrects, mais sa parole sera émaillée de lapsus, de petits accidents, de mots d'esprit etc., qui diront de manière indirecte où est son désir véritable.

**7) *Le sujet cartésien est dualiste et il donne le primat à la pensée. Le sujet freudien pense la pulsion comme ce qui articule corps et pensée.***

C'est même par là que Freud a inventé la psychanalyse, par l'énigme que lui posait la traduction corporelle des conflits psychiques chez les hystériques, ce qu'il a appelé la somatisation des conflits psychiques.

On aurait tendance à faire de la pulsion le synonyme de l'instinct, ce n'est pas le cas. L'enfant, dès sa naissance a été coupé de la nature, la pleine satisfaction du corps et de l'esprit lui a été dérobée par la civilisation. L'homme ne fonctionne plus dans le registre de l'instinct, mais dans celui du désir, dont les pulsions issues du corps sont le moteur. Pulsion et désir ont cela de particulier qu'ils ne peuvent trouver leur pleine satisfaction (contrairement au besoin et à l'instinct) car leur visée, on vient de le voir, est si bien interdite que leur accès en devient impossible. Cette impossibilité alimente la quête d'objets de substitution (par exemple dans la sublimation). Cette quête interminable est la vie elle-même.

**8) *Le sujet cartésien (« je suis ») est ontologique en tant que substance qui est, il existe pleinement, alors que le sujet freudien est structuré précisément par le manque à être, par la castration.***

La catégorie du *manque* peut se décliner de multiples façons :

- parce que nous avons un inconscient, nous ignorons bien des choses sur nous-mêmes, et que nous nous leurrions sur bien d'autres ;
- parce que, nous venons de le voir, notre désir reste énigmatique et par essence insatisfait ;
- parce que nous avons à prendre acte de nos limites, en cela que non seulement elles sont de fait comme pour tout le vivant, mais parce que nous avons les capacités réflexives de connaître ces limites. Nous ne sommes ni immortels, ni omniscients, ni autosuffisants, ni omnipotents ;
- parce que nous n'avons qu'un rapport partiel et médiatisé avec le monde. Il y a hétérogénéité entre le monde tel qu'il est ou tel qu'on le suppose et les instruments de la pensée mis à notre disposition par la culture pour le penser. L'ordre symbolique, largement constitué par le langage, n'est qu'une représentation, et même une représentation de représentation du monde réel (Le *mot* n'est pas la *chose*). Le symbolique nous permet cependant de rendre le monde intelligible, sans quoi nous ne serions aux prises qu'avec un indéchiffrable chaos.

***Conclusion***

**Qu'est ce que c'est qu'être sujet ?, ou l'éthique du sujet.**

Il y aurait long à dire sur la question du sujet telle que l'a renouvelée la psychanalyse, parce que de fait parler du sujet, c'est parler de toute la théorie psychanalytique.

En conclusion, je voudrais souligner quelques aspects essentiels qui se résument dans ce que l'on appelle *l'éthique du sujet*. Être et rester sujet désirant est un choix exigeant.

C'est accepter que l'on n'est pas Dieu, ni tout puissant, ni éternel, ni autosuffisant, ni tout jouissant, et pourtant continuer à rechercher plus de force, plus de savoir, plus de capacités personnelles, prendre les jouissances de la vie bien que les sachant partielles sans désespérer.

C'est échanger avec les autres pour se soutenir mutuellement dans notre condition limitée.

C'est aussi mener sa recherche à sa manière propre, car le rapport à son désir comme les orientations de celui-ci sont choses éminemment singulières car liées à une histoire, son histoire, et à l'histoire de ses ascendants.

